

Jardins en société

www.editions-hermann.fr

ISBN : 979 1 0370 2271 4

ISBN pdf : 979 1 0370 2272 1

© 2022, Hermann Éditeurs, 6 rue Labrouste, 75015 Paris

Toute reproduction ou représentation de cet ouvrage, intégrale ou partielle, serait illicite sans l'autorisation de l'éditeur et constituerait une contrefaçon. Les cas strictement limités à l'usage privé ou de citation sont régis par la loi du 11 mars 1957.

LES TRAVERSÉES
CERISY 

Jardins en société

Textes sélectionnés par
PATRICK MOQUAY


hermann
Depuis 1876



Introduction

Du renouveau des jardins aux brassages planétaires

PATRICK MOQUAY

Le présent ouvrage, selon le principe de la collection nouvelle des Traversées de Cerisy, propose une sélection de textes publiés à l'issue de colloques du Centre culturel international. Ce faisant, il rend compte du travail intellectuel proposé à Cerisy – et le célèbre en cette année de 70^e anniversaire. En l'occurrence, l'ouvrage propose une sélection de textes tirés d'un cycle de colloques sur le jardin, colloques organisés de 2012 à 2018 sur l'intuition que le jardin témoignait de transformations sociétales plus profondes que le simple effet de mode dont il semblait bénéficier. Ces colloques ne se sont pas centrés sur la question du jardin en tant que tel, en lui-même ou pour lui-même. Aussi le lecteur à la recherche d'un traité sur le jardin ressortira-t-il assurément bredouille de la lecture du présent ouvrage. Il ne trouvera pas ici une anthologie des jardins, dont l'histoire et la nature ont été abondamment et brillamment retracés par d'autres¹. Il s'agit en revanche d'éclairer – partiellement, modestement! – la signification des jardins pour nos contemporains.

Plus spécifiquement, les colloques dont sont issus les textes qui suivent scrutaient les jardins – le pluriel est ici de mise, car

1. On peut notamment renvoyer à M. Mosser, G. Teyssot, *Histoire des jardins, de la Renaissance à nos jours*, Paris, Flammarion, 2002 ; et J.P. Le Dantec, *Jardins et paysages : une anthologie*, Paris, Éd. de la Villette, 2003. De nombreuses références sont en outre proposées par le texte de Paul Claval, plus loin dans cet ouvrage.



la diversité s'impose – comme témoins, signes ou produits des transformations et aspirations des sociétés où ils prennent place. Il s'agissait donc bien de s'intéresser à ce que les jardins nous disent de nos sociétés, des difficultés qu'elles rencontrent, des défis qu'elles affrontent, des pratiques qu'elles expérimentent. Il s'agissait d'explorer ce que les jardins portent de questionnements, de remises en cause et, parfois, de résolution.

*Renouveau des jardins : clés pour un monde durable*² proposait ainsi en 2012 d'éclairer les différentes facettes de ce regain d'intérêt pour les jardins, et d'y puiser quelques éléments de prospective pour nos sociétés en profonde transformation. La diversité des fonctions des jardins apparaissait en pleine lumière : jardins d'agrément, certes et de longue date ; mais aussi et toujours jardins de production, potagers et vergers, utilitaires avant tout, mais qui se voyaient doter de fonctions nouvelles, sociabilité de quartier ou insertion sociale... En 2014, *Nourritures jardinières dans les sociétés urbanisées*³ se proposait d'explorer l'intérêt pour les jardins sous l'angle de leur fonction nourricière, elle-même revalorisée de par le monde comme élément de réponse aux crises économiques, et de plus en plus mise en exergue par les politiques publiques (des jardins partagés aux plans alimentaires territoriaux...). À ce titre, le jardin d'agrément aurait pu laisser place au jardin potager, mais, plus frappant encore, c'est la thématique de l'agriculture urbaine qui s'affirmait alors, reléguant ou dépassant la forme traditionnelle du jardin. *Jardins en politique (auprès de Gilles Clément)*⁴ s'attachait en 2016 à l'œuvre théorique du jardinier-paysagiste, dont les concepts étaient congruents à la fois à certaines pratiques novatrices en matière d'aménagement paysager et aux évolutions récentes des représentations et des

2. S. Allemand, E. Heurgon, S. de Paillette, *Renouveau des jardins : clés pour un monde durable?*, Paris, Hermann, 2014, 280 p.

3. S. Allemand, E. Heurgon, *Nourritures jardinières dans les sociétés urbanisées*, Paris, Hermann, 2016, 276 p.

4. P. Moquay, V. Piveteau, *Jardins en politique. Avec Gilles Clément*, Paris, Hermann, 2018, 188 p.

modes de gestion de la nature en ville. Enfin, inspiré – et suggéré – par le même Gilles Clément, *Brassages planétaires*⁵ examinait en 2018 la question des migrations (celles des humains comme celles des plantes ou des animaux), portant un regard critique sur les fondements et les formes des politiques de gestion (c'est-à-dire en l'occurrence de non-accueil) de ces migrations, qu'il s'agisse des espèces dites exotiques envahissantes ou de nos frères humains. Ici, le jardin s'étendait bien à l'échelle du monde, même si la tentation de la clôture, consubstantielle au jardin dans son sens premier, reste forte.

Ce cycle de colloques trouve son origine dans le constat que le jardin témoignait de valeurs et de pratiques sociales nouvelles. Et que ce renouveau du jardin, selon l'intitulé du premier colloque, devait être interrogé en ce qu'il donnait à voir des malaises ou des espoirs de nos contemporains, interrogations stimulantes ou pistes prometteuses. Oui, les jardins, et les pratiques qui y prennent place, recèlent ou accueillent nombre des questions vives qui traversent actuellement nos sociétés.

Pensons à la crise environnementale, sous ses multiples dimensions : érosion dramatique de la biodiversité ; pollutions de l'eau, de l'air, des sols ; dérèglements climatiques et leurs répercussions sur les régimes hydriques, sur la phénologie des végétaux, sur les phénomènes météorologiques ; changements ou perturbations qui se combinent et se cumulent pour produire des effets d'autant plus délétères... Le jardin est de fait le réceptacle et le témoin de ces dérèglements multiples. Il a hébergé – il héberge encore – les pires pratiques de la chimie industrielle appliquée à l'élimination des « pestes » (pesticides et toutes leurs déclinaisons, herbicides, insecticides...). Il témoigne de l'avancée des floraisons et des récoltes, et de leur douloureuse confrontation aux aléas météorologiques, gels tardifs, sécheresses répétées et autres calamités dites naturelles.

D'autre part, face à ces crises environnementales, mais plus encore face à l'urbanisation de nos sociétés et à l'artificialisation de

5. P. Moquay, V. Mure, *Brassages planétaires. Jardiner le monde avec Gilles Clément*, Paris, Hermann, 2020, 266 p.

nos vies – par la bétonisation de nos espaces physiques, mais aussi par la numérisation et la virtualisation de nos existences sociales –, l'intérêt pour le jardin exprime une forme de retour à la nature. Notons que ce retour à la nature est intrinsèquement paradoxal, lorsqu'il prend la forme très artificialisée, conçue et pilotée, qu'est celle du jardin, forme culturelle par excellence – ou forme par essence culturelle⁶. Il n'empêche, le goût du jardin appelle une expérience physique du vivant – la végétation en premier lieu, et d'une manière plus médiate le sol comme le monde animal – qui redonne une place à la nature dans notre environnement, et recrée un lien matériel aux éléments vus comme naturels. Dans le même temps, ces espaces vus comme naturels, ou incarnant une certaine forme de nature domestiquée, retrouvent une légitimité comme espaces de respiration au sein de l'espace urbain, tant pour des raisons proprement écologiques (air pur, calme...) que, si l'on peut dire, de compensation urbanistique – un peu d'espace non bâti au sein de l'espace densément construit.

Dans la foulée, l'examen du rapport au jardin, et tout particulièrement d'un regain d'intérêt pour le jardin, croise d'autres débats contemporains. À commencer par la question du beau et du bon, des jugements esthétiques et des jugements de goût. Le changement de regard sur la nature, comme la remise en question de toute une série de pratiques héritées de l'avènement de l'hygiénisme d'une part, du culte du productivisme d'autre part, viennent bouleverser, au moins par la marge, des catégories que l'on croyait bien établies. Ainsi le beau champ de l'agriculteur – exempt de tout adventice – ou le bon entretien de l'espace public et du cimetière – d'où l'on a éliminé toute « mauvaise herbe » – laissent-ils place à des espaces moins tenus, où la végétation spontanée retrouve droit de cité et les adventices, si l'on peut dire, droit de campagne. Le principe

6. Bien évidemment, la définition même de ce qui est vu comme naturel ou culturel mériterait d'être plus avant questionnée. Du moins le jardin est-il un objet privilégié de discussion – et éventuellement d'hybridation – de ces catégories. Sur ce point, on renvoie à l'ouvrage désormais classique de Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, Folio essais, 2015 (1^{re} éd. 2005).

d'une gestion différenciée (instaurant un gradient dans les modes de gestion, des espaces verts de centre-ville, impeccablement tenus, aux périphéries campagnardes fauchées de manière parcimonieuse) s'est trouvé conforté voire dépassé par l'interdiction progressive – quoique d'une lenteur désespérante – des pesticides. Dans le même mouvement, le jardin voit ses canons esthétiques évoluer; il est souvent moins « tenu », progressivement moins traité... De même, sur le plan de la production – et surtout de la consommation – des productions jardinières, constate-t-on une progressive dissociation entre la régularité de la forme, poussée à l'extrême par la standardisation des variétés cultivées, et l'idée de la qualité gustative des produits⁷. Si l'on peut dire, le « beau fruit », comme le « beau légume », n'est plus ce qu'il était ! Et l'on se souvient tout à coup qu'ils pourraient aussi avoir du goût...

Sur un plan comparable, quoique potentiellement transversal, le retour au jardin croise la question du local, dans sa double dimension de transparence – ou plus exactement de publicité, permettant de s'assurer de visu de la provenance des produits – et d'autonomie. Cette dernière dimension est particulièrement importante dans certaines pratiques du jardin comme réponse, par l'autoproduction, à des situations de détresse économique. Certes, l'autoproduction a toujours existé, notamment à la campagne (où elle pouvait concerner des catégories sociales assez diverses, et pas uniquement paupérisées), comme dans certains milieux ouvriers. Mais elle s'est affirmée comme stratégie délibérée de réponse à des dynamiques de paupérisation dans des villes en crise (comme en témoigne l'exemple bien connu de Detroit, aux États-Unis).

Plus globalement, le jardin incarne un des dilemmes des sociétés avancées contemporaines : la question du faire. La division du travail, la spécialisation des savoirs, la technicisation de la vie

7. Dissociation qui peut aller jusqu'à l'inversion complète, comme semblait en juger un acheteur à la boutique du Potager du roi, qui refusait systématiquement tout fruit trop régulier et réclamait des fruits présentant des irrégularités, bosses ou taches... Où le défaut devient qualité, et indice d'authenticité, à défaut d'être une absolue garantie de qualité gustative !

quotidienne (par l'instrumentation constante de nos actes, mais aussi par la complexité elle aussi croissante des instruments en question) et in fine la tertiarisation de nos économies ont éloigné bon nombre de nos concitoyens des gestes pratiques de production (ou de réparation) qui formaient pour une bonne part le quotidien de nos aïeux. Aussi le retour au jardin marque-t-il une forme de reconquête de l'autonomie dans l'acte, le plaisir ou la joie de retrouver un savoir-faire productif et de le mettre en œuvre. Cela s'applique d'ailleurs aussi bien au jardin d'agrément qu'au jardin strictement nourricier, les deux mobilisant de mêmes types de savoir-faire et engageant une forme de production.

Enfin – mais il y aurait assurément de multiples autres lignes d'interrogation – les pratiques contemporaines du jardin engagent fréquemment la question du collectif, sans bien sûr s'y limiter. Nombre d'initiatives en la matière, qu'elles soient d'ordre associatif ou initiées par les pouvoirs publics, instaurent de fait une collectivité jardinière, sous des formes très diverses et plus ou moins intégrées ou fusionnelles. Les jardins partagés – ou jardins communautaires – en sont une incarnation exemplaire, lorsqu'ils posent comme principe le partage du travail comme de la récolte. Des formes plus traditionnelles, comme les jardins ouvriers ou familiaux, dans lesquels chacun dispose de sa propre parcelle, ne manquent pas elles aussi de susciter un collectif de fait, avec sa sociabilité propre. Enfin, les différentes structures de jardins visant à l'insertion sociale par l'acquisition d'un savoir-faire horticole tablent également sur la dynamique collective, censée accompagner et porter chacun des apprentis⁸.

Dix ans après le colloque *Renouveau des jardins : vers un monde durable?*, ces diverses questions restent plus que jamais d'actualité. La crise environnementale est tous les jours plus tangible, notamment dans ses dimensions climatiques. Les enjeux d'une réconciliation de nos sociétés avec les éléments naturels sont de

8. Cf. à ce sujet J.G. Henckel, « Les jardins de Cocagne, acteurs de la réconciliation », in S. Allemand, E. Heurgon et S. de Paillette, *Renouveau des jardins : clés pour un monde durable?*, op. cit., p. 195-203.

plus en plus partagés, et font l'objet de politiques publiques plus affirmées – si ce n'est plus efficaces! Le besoin de refaire société, face notamment à l'individualisme triomphant, est toujours aussi patent. Les fractures béantes dont ont témoigné la révolte des gilets jaunes puis les inégalités flagrantes face à la crise sanitaire ne font que souligner les aspirations au collectif – et les dynamiques souvent admirables qui en résultent. Mais elles attestent aussi des forces considérables – liées à l'ordre économique néo-libéral – qui œuvrent à dissoudre les liens de solidarité pour produire une société de compétition généralisée. Pas sûr que les jardins soient à la hauteur de l'enjeu? Certes, et pourtant... Ils continuent à témoigner des signes de changement, des difficultés rencontrées et des espoirs soulevés.

La crise sanitaire que nous avons affrontée à compter de 2020, et particulièrement l'expérience du confinement, ont justement souligné le besoin d'accès à des espaces de nature, jardins, squares ou espaces verts urbains, à défaut de grands espaces de campagne, de forêt ou de montagne. Le jardin privatif s'est révélé être une aménité privilégiée, voire un luxe. L'habitat pavillonnaire, si décrié par les canons de l'urbanisme, car consommateur d'espace, s'est subitement révélé comme plus vivable – précisément parce qu'il est structurellement doté d'un jardin. Cette conclusion paradoxale – au sens propre – incite à penser que le regain d'intérêt pour le jardin n'est pas près de s'éteindre.

Aussi la proposition d'Édith Heurgon de consacrer un des premiers volumes des Traversées de Cerisy au jardin tombait-elle à point nommé. Avec elle, nous avons procédé à une sélection de textes, qui bien entendu ne pouvait pas prétendre à l'exhaustivité. Nous avons privilégié la diversité des approches, en piochant dans les quatre colloques de la série. De plus, nous avons fait le choix de ne pas présenter les textes strictement dans l'ordre chronologique des colloques, mais de parcourir successivement quatre thématiques explorées à des degrés divers au fil des colloques. « Nourrir l'âme et le corps » évoque les dimensions plurielles des fonctions des jardins, qui dépassent l'alimentaire ou l'agrément pour atteindre une dimension existentielle, liée au soin et à l'habiter. « Le jardin

entre ville et campagne» souligne la relation du jardin à l'urbanité, coin de campagne pour les urbains, lieu de conciliation et de contraste entre univers, complémentarité ancienne et indépassable. La troisième partie, « Gilles Clément, une écologisation du jardin », se penche sur l'œuvre du jardinier-paysagiste, et notamment l'usage métaphorique qu'il propose en étendant l'idée de jardin à la planète entière (le « jardin planétaire »). Filant cette métaphore, la quatrième partie, « Du jardin à la planète », propose de réinterroger ce que l'idée de jardin planétaire nous apporte pour affronter certains défis contemporains ; ceux précisément qui ont motivé le regain d'intérêt pratique et théorique pour le jardin.

La première partie, « Nourrir l'âme et le corps », s'ouvre sur un texte de Florence Naugrette, « Cura ou l'éthique du jardinier : souci et soin de soi, des autres et du monde », à propos de l'ouvrage de Robert Harrison, *Jardins*⁹, dont elle a assuré la traduction française. Florence Naugrette y développe l'idée, proposée par Harrison, d'un lien étroit entre le jardin et le *care*, en explorant les différents sens du terme anglais. Éclairage étymologique et jeu sur la pluralité des significations dessinent une dimension fondamentale et cependant discrète des jardins : leur relation au soin, au souci de soi, des autres ou du monde, que symbolise ici la déesse Cura, qui façonne l'homme à partir de l'humus. Un souci des autres qu'active également la dimension morale et éducative du jardin. L'activité du jardinier serait pour Harrison l'emblème de la condition humaine, ce qui conduit Florence Naugrette, au-delà même des termes utilisés initialement par l'auteur, à établir un parallèle entre l'éthique du jardinier et l'éthique du *care*. La fonction sociale des jardins est ainsi soulignée, de même que leur contribution à l'affirmation d'une dignité humaine.

Cette dimension éthique et sociale est également au cœur du texte de Jean-Marc Besse, « Nourrir, habiter ». Celui-ci propose de

9. Robert P. Harrison, *Jardins. Réflexions sur la condition humaine*, trad. F. Naugrette, Paris, Éd. Le Pommier, 2007 (rééd. 2020). L'ouvrage vient d'être publié en format poche, sous le titre *Jardins. Une histoire buissonnière*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2022.

revenir aux sources étymologiques du verbe « nourrir », davantage du côté de l'entretien, du soin et de la formation que de la simple alimentation. Distinguant trois régimes d'activité, la production, l'entretien et l'initiative, l'auteur s'interroge sur ce que signifie habiter un monde. Nourrir, ainsi, « conduit au jardinage, soit à un ensemble de gestes attentifs à ce qui est et à ce qui devient », et le jardinage devient « une forme d'esprit » (selon les termes de Jean-Luc Brisson), qui porte bien au-delà du jardin. Ici encore, le soin devient une dimension fondamentale du jardin, qui appelle la sympathie et « l'entrelacement du moi et du monde ».

La deuxième partie de l'ouvrage (« Le jardin entre ville et campagne ») est introduite par le texte de Paul Claval, « Le jardin, parure de la ville ». L'auteur expose la relation du jardin à la ville, et en retrace les formes et vicissitudes à travers l'histoire. Après qu'ils aient été bannis des villes fortifiées, qui les repoussaient dans leurs faubourgs pour valoriser au mieux un foncier rare et cher, les jardins retrouvent droit de cité à partir du xv^e siècle. Paul Claval souligne même la coévolution de la ville et du jardin, celui-ci formant un écrin témoignant de la richesse et du prestige de ses propriétaires, avant de s'ouvrir tardivement au public. Jardins privés puis allées et parcs publics seront dès l'origine un espace de mise en scène de la vie sociale des privilégiés. Les conceptions du jardin pourront aller jusqu'à inspirer les formes mêmes de la ville classique, puis d'un certain nombre d'utopies urbaines. On peut trouver un peu amère la conclusion à laquelle aboutit l'auteur : à ses yeux, le xx^e siècle a tout gâché : les parkways des systèmes de parcs ont été transformés en autoroutes urbaines, les modèles de cités-jardins se sont dégradés en suburbanisation la plus banale¹⁰, le fonctionnalisme moderne a rabaissé les jardins et parcs en espaces

10. Les réalisations se sont assurément écartées des modèles théoriques proposés, et l'esprit originel est toujours menacé par la banalisation architecturale et la rentabilisation du foncier, mais le principe des cités-jardins reste toujours stimulant. Cf., pour un panorama international récent, l'ouvrage initié par l'Association régionale des cités-jardins d'Île-de-France, *Des cités-jardins pour le xx^e siècle, valorisation, préservation, perspectives*, Marseille, Parenthèses, 2022.

verts sans âme¹¹... Ce constat désabusé, largement établi mais sans doute à nuancer, atteste de la faillite d'une époque. Peut-on considérer que, précisément, le renouveau des jardins signe le dépassement de ces errements, ou serait-ce pure naïveté ?

Les deux courtes contributions qui suivent illustrent deux dimensions contemporaines des jardins. Dans un texte très concis mais dense en constats et questionnements, Sylvie Cachin présente « Je jardine ma ville », une opération d'accompagnement des habitants dans le fleurissement des espaces publics au droit de leur propriété, portée par le CAUE du Val d'Oise. L'opération atteste de la richesse des interactions permises ou suscitées par ce jardinage public, malgré la difficulté de pérenniser l'engagement des participants. L'expérience témoigne de toute une série d'évolutions en cours, comme la diversification des modèles horticoles (avec la réintroduction de graminées et autres vivaces). Elle soulève aussi la question de la place du professionnel, non plus concepteur démiurge mais contributeur dans une élaboration collective.

Dans « Fleurir au jardin, reflets d'une société », Martine Bergues passe en revue trois formes de jardins, correspondant chacune précisément à des époques et des normes sociales spécifiques : le jardin paysan, le jardin fleuri et le jardin au naturel. Ou comment le jardin paysan – ou plus exactement la cour paysanne, avec ses plantations bricolées et mêlées aux autres usages (animaux domestiques, matériaux et objets divers) – s'est trouvé peu à peu gagné par la norme du jardin fleuri, elle-même portée par ses propres institutions, inspirées de multiples courants dont l'hygiénisme et le modernisme agricole. Cette norme du jardin fleuri est-elle susceptible de disparaître à son tour, du fait de l'affirmation

11. Le verdict mériterait d'être nuancé, certaines contributions à l'urbanisme moderne accueillant de véritables propositions paysagistes, témoignant – certes à leur manière – d'un sens de la composition dont Paul Claval paraît estimer qu'il avait été drastiquement écarté par les préoccupations fonctionnelles du mouvement moderne. Voir par exemple Bernadette Blanchon, "Creative margins: three women in post-war French landscape architecture", in S. Dümpelmann & J. Beardsley, *Women, modernity, and landscape architecture*, New York, Routledge, 2015, p. 103-121.

d'un nouveau paradigme, inspiré par l'écologie ? De fait, une nouvelle norme s'affirme progressivement, qui prône un jardin réconcilié avec la nature – mais une nature toujours conduite, paysagée.

Cette partie se conclut avec la contribution de Jean-Noël Consalès, « Des banlieues agricoles à l'agriculture urbaine : les relations ville-agriculture du XIX^e siècle à nos jours ». Le titre parle de lui-même : il s'agit de retracer l'histoire des relations entre les villes et leurs campagnes proches, pour mieux éclairer l'émergence contemporaine de la notion d'agriculture urbaine. L'auteur propose ainsi une « analyse géo-historique des relations ville/agriculture », qui lui permet d'interpréter l'agriculture urbaine comme réinvention et reconfiguration du système territorial des banlieues agricoles. Enfin, de l'examen des multiples fonctions désormais assurées par l'agriculture urbaine, Jean-Noël Consalès conclut que celle-ci, intégrée au système urbain, ne saurait rester l'affaire des seuls agriculteurs mais interpelle tous ceux qui pensent et font le territoire.

La troisième partie, « Gilles Clément, une écologisation du jardin » propose une analyse de la pensée du jardinier-paysagiste, auquel plusieurs des textes précédents font déjà référence. L'évolution des modèles jardiniers vers une plus grande attention aux dynamiques spontanées est en effet conforme aux principes proposés par Gilles Clément. Trois textes analysent la pensée du jardinier, sous des angles complémentaires.

Dans le premier, « La communauté des vivants », Gilles A. Tiberghien évoque des moments d'échanges ou de visites communes avec Gilles Clément, au fil desquelles il dresse par touches successives un portrait sensible et vivant de l'intellectuel jardinier. Outre l'évocation des concepts phares manipulés par Clément, Gilles A. Tiberghien relève quelques notions plus discrètes mais non moins fondamentales. Le partage de la signature, tout d'abord, par laquelle Clément réfute le caractère démiurgique du concepteur paysagiste – et c'est sans doute pourquoi il est tant attaché à se présenter comme jardinier. La communauté des vivants, ensuite, qui se traduit par une extrême attention aux animaux, et plus

largement aux vivants non-humains. Ou encore les principes de responsabilité et de partage. Mais l'auteur revient à l'aspiration au commun et à la notion de communauté, et donc d'amitié (*philia*), qu'il voit au cœur de la pensée de Gilles Clément. Ce dernier a « donné au jardin la dimension d'un monde » où il nous invite par la poésie et le rêve.

Dans le second, « La politique de Gilles Clément », je m'efforce de piocher dans divers écrits du jardinier-paysagiste les éléments qui permettent de caractériser sa pensée politique, toujours exprimée en référence au jardin, lieu d'inspiration et d'expérimentation. En résultent toute une série de principes régissant la pensée et l'action – théorie et pratique toujours intimement liées. Cette vision politique s'incarne dans des objets emblématiques, de la taupe à l'ortie (révérés), du « canon à souffler » à la bourse (abhorrés), qui dessinent un univers idéologique fait « d'un plein chaudron de conscience écologique, quelques poignées d'agnosticisme, quelques litre d'altermondialisme et une bonne pincée d'anarchisme ».

Dans le troisième texte, « Gilles Clément : le jardinage comme version améliorée de l'écologie », Emmanuele Coccia replace l'apport du jardinier-paysagiste dans l'histoire de l'écologie scientifique. Il dévoile le dialogue critique de Gilles Clément avec les textes fondateurs de la discipline, aux XIX^e et XX^e siècles, dont il retrace la généalogie des concepts, autour des notions de sociabilité ou de communauté végétales, d'endogénisme ou d'écosystèmes. Le « jardin planétaire » induit une lecture nouvelle des relations entre végétaux, en faisant apparaître « une série d'associations contingentes » là où l'écologie posait « un ordre et un équilibre physique spontané ». Les brassages sont partout, la mobilité des plantes étant un facteur primordial de transformation des espaces, produisant un jardinage à l'échelle de la planète. Et Coccia considère le « continent théorique », qui reconstitue conceptuellement la pangée en rassemblant les biomes de même nature actuellement répartis sur les continents, comme un autre apport majeur de Clément, venant bouleverser nos manières de voir, en proposant une interprétation plus dynamique et plus ouverte des processus à l'œuvre.

Ce texte propose de fait une transition vers la dernière partie, « Du jardin à la planète », qui travaille la transposition proposée par Gilles Clément de la pensée jardinière à la planète entière. Cette partie s'ouvre par la contribution de Jacques Tassin, « Regard d'un écologue sur l'*ici* et l'*ailleurs* ». Examinant les deux adverbes, leurs significations et dénotations, l'auteur caractérise et critique les positions de l'écologie moderne, qui privilégie le quantitatif, instrumenté et prétendument objectif, voire même dorénavant l'hyper-quantitatif (via les traitements numériques) sur le qualitatif, au détriment donc de toute mobilisation du sensible et de l'expérience vécue : l'écologie « privilégie la collection de données à la collection de regards », induisant une « déconnexion au vivant » lourde de menaces. Il témoigne surtout des apories d'une écologie moderne tout entière tournée vers la conservation, qui privilégie de ce fait l'*ici*, c'est-à-dire l'*avant*, et rejette le mouvement vers l'*ailleurs* (ouvert à l'*après*, sous la forme de l'indéterminé et de l'incertain). Or ce mouvement vers l'*ailleurs* est « constitutif du vivant », dont il forme une dynamique essentielle de transformation.

Enfin, Antoine Hennion, à partir de l'expérience du PEROU, longtemps présidé par Gilles Clément, propose une réflexion ambitieuse et stimulante sur l'accueil de l'étranger : « Habiter à plusieurs peuples sur le même sol. Les migrations, une occasion de redéfinir l'Europe ». Où l'on retrouve d'ailleurs la préoccupation du soin ou du souci de l'autre par laquelle on débute l'ouvrage... Des diverses expériences portées par le PEROU, et notamment des travaux de documentation de ce qui se passait au sein de la *Jungle* de Calais, l'auteur tire l'exigence d'une politisation – et ce faisant d'une clarification – du débat sur l'accueil des migrants. Une politisation qui explicite les problèmes présents et à venir, tout comme les formidables expériences humaines ainsi mises en relation, et formule les bases d'un vivre ensemble. Les migrations étant appelées à devenir un phénomène notable, massif, récurrent, en réalité consubstantiel au monde qui se façonne devant (et avec) nous, nos sociétés devront – doivent déjà – composer avec la diversité des peuples qu'elles accueillent, soit une « *pluralisation*

du monde». D'où la question qui se pose à nous : « Comment cohabiter, égaux et différents? ».

Une forte incitation à réfléchir à ce que nous portons et à ce que nous voulons pour notre jardin, cet espace enclos, certes, mais en permanence enrichi par ce que nous y implantons – ou, surtout, y accueillons.

Table des matières

Introduction. Du renouveau des jardins aux brassages planétaires
par *Patrick Moquay* 5

PREMIÈRE PARTIE NOURRIR L'ÂME ET LE CORPS

I. Cura ou l'éthique du jardinier : souci et soin de soi, des autres et du monde. Une lecture de *Jardins* de Robert Harrison
par *Florence Naugrette* 21

II. Nourrir, habiter
par *Jean-Marc Besse* 35

DEUXIÈME PARTIE LE JARDIN ENTRE VILLE ET CAMPAGNE

III. Le jardin, parure de la ville
par *Paul Claval* 43

IV. « Je jardine ma ville »
par *Sylvie Cachin* 59

V. Fleurir au jardin, reflets d'une société
par *Martine Bergues* 65

VI. Des banlieues agricoles à l'agriculture urbaine. Les relations ville-agriculture du XIX^e siècle à nos jours
par *Jean-Noël Consalès* 73

TROISIÈME PARTIE
GILLES CLÉMENT, UNE ÉCOLOGISATION
DU JARDIN

VII. La communauté des vivants par <i>Gilles A. Tiberghien</i>	101
VIII. La politique de Gilles Clément. Quatre côtés du cercle par <i>Patrick Moquay</i>	117
IX. Gilles Clément : le jardinage comme version améliorée de l'écologie par <i>Emanuele Coccia</i>	149

QUATRIÈME PARTIE
DU JARDIN À LA PLANÈTE

X. Regard d'un écologue sur l'ici et l'ailleurs par <i>Jacques Tassin</i>	167
XI. Habiter à plusieurs peuples sur le même sol. Les migrations, une occasion de redéfinir l'Europe par <i>Antoine Hennion</i>	177
Épilogue par <i>Vincent Piveteau</i>	201



LES COLLOQUES CERISY



Accueillis au **château de Cerisy-la-Salle** et ses dépendances, monument historique du **xvii^e siècle** au cœur du département de la Manche, le **Centre culturel international de Cerisy** assure la programmation, l'organisation et la publication des **Colloques de Cerisy**. Il est le principal moyen d'action de l'**Association des Amis de Pontigny-Cerisy (AAPC)**, reconnue **d'utilité publique**, dont la mission est de favoriser les **valeurs intellectuelles et artistiques** en développant les **échanges culturels et scientifiques internationaux**.

UNE AVENTURE CULTURELLE ET FAMILIALE

Prolongeant les célèbres **Décades de Pontigny (1910-1939)** initiées par Paul Desjardins en Bourgogne, les **Colloques de Cerisy**, installés en 1952 par Anne Heurgon-Desjardins en Normandie, sont aujourd'hui dirigés par Edith Heurgon et son neveu Dominique Peyrou, avec le concours de la famille Peyrou-Bas, réunie au sein de la Société civile du château de Cerisy, propriétaire des lieux qu'elle met gracieusement à la disposition de l'Association.

UNE EXPÉRIENCE DE VIE ET DE PENSÉE

De Pontigny à Cerisy se poursuit un même projet : offrir la possibilité, dans un cadre prestigieux, de **vivre et de penser avec ensemble**, dont le caractère unique tient à la **durée des rencontres**, au « **génie du lieu** », à l'**hospitalité** de la famille et de l'équipe du Centre culturel. En toute **indépendance d'esprit** et avec une volonté d'**ouverture** et de **brassage** des disciplines, des générations, des nationalités, les **Colloques de Cerisy** accueillent artistes, chercheurs, écrivains, enseignants, étudiants, responsables socio-économiques et politiques, ainsi que tout public intéressé par les sujets traités. Les **débats** tiennent un rôle clef pour confronter les points de vue et forger des **idées neuves**.

UNE ACTION DURABLE ET RENOUVELÉE

Depuis 1952, près de **850 colloques** ont abordé des domaines très divers (art, littérature, philosophie, psychanalyse, sciences, prospective...). La Normandie y tient une place de choix avec près de 100 rencontres, dont une série prestigieuse sur *La Normandie médiévale*. Près de **650 ouvrages**, publiés chez des éditeurs variés, sont accessibles aujourd'hui grâce, notamment, à la collection *Cerisy/Archives* chez Hermann, qui réédite les colloques épuisés les plus fameux.

UN PROJET FÉDÉRATEUR ET SOCIÉTAL

L'**Association des Amis de Pontigny-Cerisy** est ouverte à toute personne intéressée par sa mission et rassemble aujourd'hui plus de 1 200 membres. Elle est présidée depuis 2011 par Jean-Baptiste de Foucauld, administrée par un Conseil de vingt personnes et soutenue par un Comité d'honneur rassemblant d'éminentes personnalités intellectuelles.

La **Commission de coordination régionale** regroupe, avec l'université de Caen, la DRAC, les collectivités territoriales et les villes partenaires, divers acteurs culturels et scientifiques normands. Elle a pour objectif de construire des projets en Normandie et des partenariats locaux.

Le **Cercle des partenaires**, créé en 2005, réunit des entreprises, des collectivités territoriales ainsi que des organismes publics et des associations. Il apporte un soutien financier à l'AAPC et prend l'initiative de colloques sur des questions de société et de prospective.

Renseignements sur les Colloques et publications de Cerisy
cerisy-colloques.fr - (+33)2 33 46 91 66
CCIC, 2, le Château, 50210 CERISY-LA-SALLE, FRANCE

Les traversées de Cerisy

Créée par les éditions Hermann et le Centre culturel international de Cerisy, la collection « Les traversées de Cerisy » est destinée à un large public intéressé par les arts, la littérature, la philosophie, les sciences et les questions de société. Chaque directeur d'ouvrage, familier des rencontres de Cerisy, compose un choix d'articles (ou d'extraits) sur la base des 650 volumes publiés depuis 1952 sur la problématique traitée. Choisis parmi les ouvrages produits à l'occasion des 650 colloques de Cerisy publiés depuis 1960, les textes rassemblés dans ces nouveaux livres de poche sont destinés à alimenter la réflexion, à favoriser les débats et à nourrir une pensée prospective sur le temps long. Lancée en 2022 (avec quatre ouvrages), elle se poursuivra les années suivantes.

1. Sylvain ALLEMAND, *Du développement durable aux transitions ?*, préface d'Yvette Veyret, postface de Bettina Laville.
 2. Patrick MOQUAY, *Jardins en société*, postface de Vincent Piveteau.
 3. Colette CAMELIN, *Écrire avec les vivants ?*, postface de Jacques Tassin.
- Hors collection.* Armand HATCHUEL, *L'action collective dans l'inconnu*, textes 2000-2021.

TRAVERSÉES EN PRÉPARATION

4. Mireille CALLE-GRUBER, *Grands écrivains XX-XXI^e siècle*.
5. Nicolas TIXIER, *L'écoute des mondes*, postface de Jean-Paul Thibaud.
6. Jean-François CHIANTARETTO, *Psychanalyse et écriture*.